

**Ambroise Kom.** *Mongo Beti parle*. Bayreuth, Bayreuth African Studies 54, 2002. ISBN 3-927510-65-65-3.

**L**'histoire retiendra les circonstances dans lesquelles le dernier livre de Mongo Beti a été publié : l'éditeur en a reçu la version définitive le jour de la mort du romancier. Et environ quarante jours plus tôt, l'écrivain donnait son imprimatur en ces termes : « Je viens de lire le texte de ta préface. Rien à objecter, bien sûr, du moins quant au fond : c'est de l'excellent travail. » (194) Si cette évaluation avait été placée au début du texte, on aurait pensé à une tentative de légitimation. Cela confirme simplement l'accord parfait entre le chercheur et le romancier pamphlétaire. Comme si l'un avait pressenti la mort de l'autre et avait pris toutes les précautions pour authentifier un travail qui comptera dans l'analyse du discours post-colonial et la mythologie personnelle de l'écrivain ! Agréable à lire, la recherche hérite aujourd'hui d'une référence sur la théorie et la pratique de l'écriture chez Mongo Beti, d'une analyse percutante, cohérente et mûrie par un demi-siècle de réflexions socio-politiques sur l'Afrique. Dense, multidisciplinaire et riche, les paramètres suivants y sont essentiels : les problèmes de développement, les enjeux de l'écriture et de la langue, puis le néocolonialisme français.

Le titre est trompeur : à la place d'une interview est servie une narration indiquant clairement qu'il s'agit d'un ensemble de réponses à des questions précises. L'éditeur offre une série d'« épisodes » précédés de descripteurs : du point de vue formel, on peut saluer cette originalité. Le premier « épisode » est consacré à l'éducation. Car pour Mongo Beti, l'obstacle majeur contre le développement de l'Afrique est son éducation de type colonial. Elle est restée une école « pour nègre », taillée sur mesure pour brimer sa conscience et d'où sont bannies les valeurs de l'humanisme occidental :

[...] notre programme, à l'école primaire, n'avait rien à voir avec celui de la métropole. Il avait pour substrat une certaine conception du Noir et de sa fonction dans la société coloniale. C'était un être inférieur qui devait remplir des fonctions subalternes. Et pour ce faire, il fallait un certain bagage qui n'avait rien à voir avec les finalités de l'éducation en France où le système éducatif vise à former un certain type d'homme et à donner à l'enfant le sens critique qui le libère des préjugés et des superstitions. (25)

Mongo Beti déconstruit ensuite le mythe des traditions africaines qui seraient allergiques à toute modernisation. Prenant l'exemple japonais, vietnamien et chinois, il démontre que toute culture est en mesure d'intégrer la modernité. L'enjeu consiste à poser les vrais problèmes comme d'autres peuples autrefois colonisés. La question n'est pas nouvelle et les Africains devraient dépasser le stade

de la spéculation. Qui dirait mieux? Voilà ce que n'ont pas pu percevoir des générations de diplômés prétentieux qui ont divagué pendant longtemps sur les problèmes de l'Afrique.

Le tribalisme est l'autre cause du sous-développement. On le sait, le système colonial exportait en Afrique ses propres conflits tribaux. Au-delà de la traite qui a provoqué une saignée incorrigible, Mongo Beti pense que la responsabilité des Africains consiste à bâtir des nations desquelles seront exclus les clivages ethniques actuels :

En sommes-nous là parce qu'on a pris les meilleurs d'entre nous pendant la traite? C'est possible. Ça c'est l'histoire. En sommes-nous là parce que notre civilisation est fondée sur la tribu, c'est-à-dire la division? C'est tellement facile de nous opposer les uns aux autres. C'est pour cela que je parle de culture africaine. (120)

Parlant justement de culture africaine, il est sans pitié pour bien de ses aspects : certains sont ancrés sur l'oisiveté et ne peuvent pas induire un développement réel. Bien de nations ont besoin d'un « plan d'ajustement culturel. » Les exemples que produit le romancier sont osés et les politologues apprécieront. Prenant le cas de son propre pays, il soutient :

Au Cameroun, le grand problème, c'est la culture beti. Le Beti ne croit pas au travail. Il ne sait pas ce que c'est que le travail. Regarde comment les choses se font au village. Est-ce qu'il y a un ramassage d'ordures au village? Non. Les choses se font toutes seules. [...] Les femmes vont au champ le matin, les hommes sont là, assis sur la terrasse, ils boivent. C'est ça le problème. La plupart de nos cultures sont bâties sur ce modèle-là, rétives à l'activité productrice. Le travail, sauf chez les Bamiléké, n'est pas une valeur prioritaire. Notre problème, il faut bien le dire, c'est l'extrême diversité des cultures (51)

Voilà une tare qu'avait cherché à combattre le Roi Christophe dans la pièce de Césaire! Et il cite Paul Biya, le Président camerounais, comme un pur produit de cette culture de rente. Il faut être Mongo Beti pour assumer des propos aussi délicats dans un contexte où on nivelle par le bas et où la corde tribale est un argument politique. Les réflexions sont bien osées et nombreuses, traduisant une connaissance profonde et critique d'un continent dont il a été pourtant absent pendant trente deux ans. L'exil des élites produirait-il de meilleures dispositions pour l'intelligence des questions africaines? L'argumentaire présente une parfaite cohérence avec les essais et l'œuvre romanesque de l'homme, même s'il en fait très peu cas.

Dès lors, on comprend quelle est la solution pouvant permettre un réel développement : la disparition des dictatures militaires et civiles qui capitalisent sur le sentiment tribal pour servir l'ordre impérial et amasser des fortunes astronomiques aux dépens de la nation. Mais comment y arriver ? Le problème n'est pas seulement africain. Un ordre néo-colonial organise la décadence du continent, surtout dans le « pré carré », l'ensemble des pays colonisés par la France. À ce niveau, l'écrivain reste conséquent avec lui-même, comme il l'indiquait déjà dans un titre : *La France contre l'Afrique*.

En effet, Mongo Beti fournit un exemple supplémentaire du cynisme français. Il est connu que le pillage de l'Afrique est organisé depuis Paris par des lobbies négriers comme Elf, Total, Bouygues, Saga, etc. Ces multinationales financent les dictatures et organisent des guerres entre « factions nègres » comme dans les deux Congo. Les richesses naturelles deviennent une malédiction. Cette vocation fatalement hégémonique de la France n'est pas un accident : elle a été pensée par De Gaulle et instrumentalisée par Jacques Foccart, maître d'œuvre de cette « tentative sanglante, criminelle de recolonisation » (129). Le Français s'avère ainsi être le pire des colons. D'où l'impossible développement :

Dans les milieux d'extrême gauche, on est convaincu, et on a raison, que la France sabote l'Afrique. À gauche, on se dit que la France ne veut pas du tout le progrès de l'Afrique. Et que plus nous sommes pauvres et bêtes et stupides, plus les bourgeois français sont contents. [...] La confession à *L'Express* de Loïc Le Floch-Pingent, l'ancien directeur de Elf, est assez sinistre de ce point de vue-là. De Gaule était sans scrupule. Le progrès de l'Afrique, [...] il s'en moquait royalement. Il voulait tenir l'Afrique, les rois nègres comme il disait, et en même temps se procurer du pétrole. La même politique continue. Le Floch-Pingent explique qu'il y a des dictateurs parce que l'autonomie de fourniture du pétrole, pour être garantie, ne tolère pas l'incertitude dans ces pays. (68)

En dépit de toutes les divagations sur la « coopération », il est connu que c'est un leurre. Elf Aquitaine tire 75 % de sa production du Golfe de Guinée : Gabon, Congo, Guinée Équatoriale, Cameroun, Angola. L'inventaire des guerres interminables et des dictatures sanglantes devient facile. En visite officielle à Abidjan, en réaction aux convulsions de la rue, un certain Jacques Chirac déclare il y a quelques années que la démocratie est un luxe pour une Afrique affamée. L'approche de Mongo Beti est sans nuance devant cette insulte à l'intelligence nègre :

Monsieur Chirac est un hypocrite parce qu'il tient un double langage.  
Les Blancs du Kosovo sont une population musulmane qui a été sous

la coupe d'un parti communiste. C'est une population assez arriérée aussi, donc très comparable, du point de vue moral et intellectuel, à nos populations. Mais on n'a jamais dit : « M. Milosevic a raison. Ça [la démocratie] ne peut pas se faire du jour au lendemain. Il y a un rythme. » Bien au contraire, ils ont toujours été très fermes, en précisant : « Les Kosovars méritent immédiatement, tout de suite, la démocratie. » Point final. Ils n'ont pas traité M. Milosevic avec la moindre indulgence. Pourquoi est-ce que quand il s'agit des Noirs, il faut un rythme spécial? Nous avons là un double langage inacceptable. Pourquoi la démocratie serait-elle un luxe pour les Africains du pré carré et pas pour les Kosovars? (118-119)

Voici donc la France, « terre des libertés », qui maintient l'Afrique sous le joug des pires dictateurs. Ceux qui, comme Mongo Beti, dénoncent le pillage et les « réseaux » sont assassinés ou constamment censurés. L'écrivain dissident, très populaire dans les amphithéâtres ainsi que dans les revues scientifiques, est boycotté par la presse et l'autorité hexagonale de légitimation : un seul compte rendu dans *Libération* lors de la parution de *La France contre l'Afrique* (La Découverte, 1994). Pendant ce temps, Beyala est adulée et Ahmadou Kourouma gagne le prix du livre inter duquel est exclu Mongo Beti parce qu'il est « anti-français » (127) Et s'il est ainsi persécuté, ce n'est pas seulement à cause de sa fermeté à l'égard des concepteurs et praticiens de la re-colonisation. C'est aussi à cause de son approche de l'écriture.

Pourquoi écrit-on en Afrique? Mongo Beti fait une mise au point sur la confusion du concept de négritude qui regroupe Aimé Césaire et des collaborateurs comme Senghor. Passe en revue l'écriture d'un Camara Laye, d'un Yambo Ouologuem ou d'une Calixthe Beyala qu'on couronne pour la complaisance et la vacuité de leur discours qui arrange la France (néo)coloniale. Formule, avec conviction et précision, la nature engagée et dissidente de son écriture qui postule un monde nécessairement mauvais, le monde néo-colonial. Au fil des années, la détermination de l'écrivain demeure constante :

La vocation de l'écrivain n'est pas de bénir le monde tel qu'il va. C'est au contraire de dire : « Ça ne va pas » Il n'y a pas d'écrivain au monde qui dise : « Ça va bien. Nous sommes heureux. Il faut nous arrêter là. À quoi bon nous avancer plus loin? » Jean-Louis Bory [...] disait qu'« Écrire, c'est mettre un caillou dans la chaussure d'une société. » Parce qu'une société a besoin de se sentir gênée, de boiter. Si une société ne boîte pas, si elle n'a pas cet aiguillon, cette espèce d'éperon qui la met mal à l'aise et la pousse à réfléchir, c'est une société qui va à la décadence, ou même qui n'existe pas. La fonction de l'écrivain, c'est de

mettre sa société mal à l'aise. Ce n'est pas de lui donner bonne conscience, mais de lui fournir cette mauvaise conscience dont elle a besoin pour s'améliorer chaque jour davantage (191)

On comprend dès lors le sens du combat du romancier contre les incohérences du néo-colonialisme et de la francophonie, grande protectrice d'une langue d'oppression acculée à la décadence. Pour lui, « la langue est aussi un miroir qui renvoie toutes les facettes d'une culture et de son état historique, et là, le français est bien mal barré » (148). La raison : c'est « le symbole de l'obscurantisme, de l'oppression. [...] le français, c'est ça en Afrique francophone. C'est la langue du maître » (128) Mais le paradoxe chez l'écrivain est qu'en dépit de cette « francophobie » militante, c'est bien le français parisien qu'il utilise. Il remarque d'ailleurs qu'il est plus lu en Europe. Mais la réalité c'est qu'avec un tel discours, Mongo Beti ne prend jamais la défense des langues africaines, ni de « l'africanisation » de l'écriture. Son style est étonnamment canonique, c'est-à-dire conservateur, comme presque toute sa production en témoigne. Pour lui, trop éloigner les écritures africaines des normes de la langue française risque de compromettre la communication littéraire, lorsqu'elle ne permet pas d'asseoir des fantasmes exotiques :

Il faut toujours distinguer ma praxis ou mon logos de ceux des autres parce qu'il y a une démagogie fondamentale chez Chamoiseau et autres. [...] Créoliser le français chez Chamoiseau, ça veut dire quoi? Ça aboutit à quoi? Chez Sony Labou Tansi, qu'est-ce que ça veut dire tropicaliser le français? Rien du tout. Mais ça fait bien, c'est une espèce de snobisme exotique (143)

Le français est pour lui un instrument universel, une « arme miraculeuse » dont il fait usage dans tous ses combats contre les promoteurs d'une langue trompeusement promotrice de liberté. On l'a vu avec sa sortie contre Chirac et les autres tenants du néo-colonialisme : particulariser l'Afrique, la réduire à certaines dimensions participe de la stratégie impériale d'aliénation. Les défenseurs de l'africanisme ou des langues africaines seront bien déçus que l'un des plus farouches pourfendeurs de l'hégémonie française soutienne :

Moi, je considère la langue comme un instrument, non pas comme un terrain de lutte politique ou démagogique. C'est comme la voiture. Quand je conduis une voiture occidentale, je ne dis pas : « je vais y mettre des astuces africaines ». Ça ne veut rien dire. Or si vous utilisez une langue comme un instrument, il faut respecter la nature de cet instrument, les exigences de son efficacité. Donc, ce n'est pas un champ d'affrontement. [...] je n'ai aucune relation mystique avec la langue. Je

ne suis pas Senghor. Mon attitude à l'égard d'une langue est purement objective et pragmatique. (188)

Requiem pour les langues africaines? Le romancier ne le dit pas exactement. Mais il remarque, en prenant l'exemple de l'hindou et du gaélique, que les meilleurs écrivains de beaucoup de pays ne publient pas dans leur langue maternelle.

Il faut pouvoir dire, avec insistance, que cet entretien de Mongo Beti est d'une rare densité. Un véritable traité sur l'avenir des sociétés africaines. L'historien, le sociologue, l'anthropologue, le critique littéraire et le politologue y trouveront leur compte. Il est étonnant qu'un sujet aussi brillant ait été si peu écouté. N'est-ce pas le sort de tous les génies? En dépit de leur apparente discontinuité, les réflexions sont d'une extrême pertinence, et devraient renvoyer plein de « spécialistes » à leur copie. Ce texte confirme aussi ce qui est connu : la vaste culture d'un homme qui s'inspire de toutes les disciplines et de l'histoire de plusieurs peuples. Voilà donc l'homme qui s'en est allé, mais dont les propos ont toujours anticipé sur l'histoire. Il s'agit là d'un précieux testament intellectuel dont la postérité se souviendra. C'est pourquoi il est permis d'espérer, et il le dit. Le choix de ses modèles historiques est éloquent : Nelson Mandela et Martin Luther King. Le pessimisme du ton ne devrait tromper personne, car l'histoire comporte des retournements inattendus. Se référer aux États Unis et à l'Afrique du Sud. Que les dictatures minables et le néo-colonialisme français le tiennent pour dit : leurs jours sont comptés, car pour Mongo Beti, un cyclone finira par les terrasser. À lire absolument. Francophile trop sensible, s'abstenir.

**Alexie Tcheuyap**  
*Université de Calgary*

**Jacqueline Beaugé-Rosier.** *Les Yeux de l'Anse du Clair.* Woodbridge (ON) : Les Éditions Albion Press, 2001. 148 p. ISBN 1-895667-10-0



acqueline Beaugé-Rosier, écrivaine franco-ontarienne d'origine haïtienne, a déjà plusieurs recueils de poésie, contes, nouvelles, essais à son effectif. *Les Yeux de l'Anse du Clair* prolonge sa réflexion poétique sur le pays natal, Haïti, mais sous une autre forme, celui du songe-récit. D'emblée, le titre à l'allure énigmatique annonce une orientation et une saisie de la trame narrative à travers une vision subjective et analogique du monde. Le récit privilégie la perspective du vieux Gédéon, prêtre d'origine haïtienne qui raconte les effets traumatiques de la répression politique vécue pendant son enfance. À travers les méandres de ses souvenirs et de ses sauts dans l'imaginaire, on ressent chez le